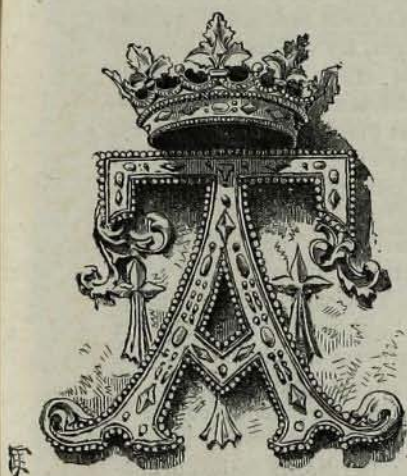




LE CHATEAU DE COUCY

SUITE ET FIN



COMPAGNÉ d'un écuyer, Thomas fut surpris, sur les bords de l'Ailette, par l'armée du roi, et tandis que, le comte de Vermandois et Aimery de Chaumont s'avançant pour se saisir du coupable, Louis lui adressait des paroles de clémence, il répondit en étouffant dans ses bras le comte Aimery.

— Rends-toi, misérable, cria le roi indigné, en faisant franchir l'Ailette à son cheval.

— Voici mon épée, monseigneur, répondit Thomas en portant un coup terrible à Louis.

L'arme fut détournée par le comte de Vermandois, qui perça le régicide de deux coups de dague.

— Où sont les prisonniers? demanda encore le roi, se rapprochant de Thomas.

Thomas eut un éclat de rire sinistre; il se voyait perdu et mourant, mais sa vengeance lui restait.

— Je suis vaincu, dit-il en tombant, mais j'emporte mon secret avec moi.

On le transporta à Coucy; le roi lui promit encore sa grâce, l'adoption de son cher Enguerrand, afin d'obtenir la libération de ses deux victimes; tout fut inutile; pourtant, il se confessa; mais Dieu ne permit pas une mort tranquille à celui qui ne voulait pas pardonner, et Suger nous dit dans sa langue pittoresque: « Lorsque Thomas de Marle se leva pour communier, une main invisible lui tordit le col. »

Tandis que tous ces souvenirs me revenaient en foule, évoqués par la vue du tribunal d'un haut baron de la féodalité, nous avons quitté cette salle des *Preux*, et après quelques détours dans les appartements, que la singulière architecture de l'époque a multipliés dans les angles de murailles, dans les renforcements des fortifications, mon guide fidèle, mais toujours silencieux, m'arrêta devant une porte qui s'ouvrit pour nous livrer passage. De lourdes tentures faites avec ces magnifiques tapisseries de Laon, qui devaient un jour payer la rançon d'un Coucy, prisonnier des Turcs, étouffaient le bruit des conversations, des chants, des rires, et des pleurs aussi dont cette salle fut témoin. C'était celle des *Preuses*.

Douze fenêtres aux verrières laiteuses, encadrées dans la pourpre et l'azur, donnaient un jour mystérieux et éclatant tout à la fois: chaque embrasure formait une petite pièce dans la grande; c'est là que, juchées sur leurs hauts bancs de pierre, recouverts de peaux précieuses, de coussins brochés d'or, les damoiselles se retiraient pour causer, et pour rire aussi, sans troubler les tranquilles confidences des mères; c'est là aussi que les travailleuses recueillaient les derniers rayons du jour, afin de terminer leurs ouvrages de fées.

D'une fenêtre à l'autre, on se visitait, on se chuchotait à l'oreille un de ces grands secrets, comme il s'en échange encore de nos jours entre jeunes filles. Quelque fils du voisinage ou de la parenté, jouvenceau turbulent, profitait de l'absence de la cousine ou de la sœur, ou même de la petite fiancée, car, à cette époque, les rois et les princes eurent des épousailles précoces, pour cacher le fuseau abandonné un instant, ou l'aiguille piquée dans le ruban destiné à l'épée de ce futur preux, et, quand le larcin était découvert, on riait plus fort, tout en jetant un regard inquiet vers le haut fauteuil de

l'aïeule dont le hennin majestueux s'élevait comme une tourelle au côté droit de la cheminée.

A tout instant, des pages, des émissaires étaient introduits auprès d'elle et, un genou en terre, lui communiquaient des messages, qu'elle recevait avec un visible intérêt. Parfois, l'impatience ou la colère se lisaient sur son visage, et elle renvoyait le malencontreux porteur d'un avis qui avait le malheur de lui déplaire. Cette grand'mère altière, d'un esprit ardent et ambitieux, c'était M^{me} Alix de Dreux, mère d'Enguerrand III, dit le Grand, qui, tandis que la jeunesse s'ébattait, insoucieuse, autour d'elle, méditait de mettre la couronne de France sur la tête de son fils.

Oui, la grandeur, la fortune, la puissance des Coucy leur permettait alors ce rêve glorieux. Une mère y avait pensé la première; l'orgueil du fils donna corps à ces espérances, et il y eut un jour où le château reçut la plus belle noblesse de France, amenée à cette démarche par la patience, l'habileté, la hardiesse de la douairière de Coucy.

Philippe de Boulogne, Pierre de Bretagne, Thibaut de Champagne, le baron de Trébécourt, les comtes de Guines, de Clermont, de Verneuil, de Senlis, de Dampierre, et bien d'autres, venaient offrir à Enguerrand de le faire roi en la place du jeune Louis le neuvième, que défendait, avec l'énergie et l'intelligence que l'on sait, la reine Blanche de Castille contre l'ambition et les exigences croissantes de ses nobles vassaux.

Enguerrand se rendit sans peine aux vœux de cette noblesse amie : autour de lui, sa mère, ses frères, son gendre le pressaient, et son orgueil frémissant lui criait d'accepter; il succomba à une telle tentation, et les conjurés emportèrent l'acquiescement qui le faisait traître au roi.

Le soir de ce jour mémorable, Enguerrand, enfermé dans sa chambre, songeait, le cœur lourd, au pas franchi, et, dévoré d'ambition, étouffait ses remords pour jouir de son triomphe. Se sentant seul, il alla ouvrir un coffre dont la clef ne le quittait jamais, et aux lueurs tremblantes des candélabres apparurent, au fond de l'armoire secrète, une couronne fermée, un sceptre, la main de justice. Il les contemplait avec orgueil lorsqu'on vint l'avertir qu'une noble dame qui se disait amie de Coucy, et qu'accompagnaient deux écuyers, demandait à parler au châtelain.

Il était tard, M^{me} Alix avait regagné ses appartements; on fit néanmoins entrer l'étrangère, et quel ne fut pas le trouble d'Enguerrand en reconnaissant la reine elle-même qui, gravement, lui donnait sa main à baiser.

Enguerrand se prosterna devant sa souveraine et attendit, un genou en terre, qu'elle daignât s'expliquer.

Ce n'était point un hasard qui amenait la mère de saint Louis chez ce redoutable vassal. La conjuration révélée à Blanche, celle-ci en avait détourné presque aussitôt, par l'habileté de sa po-

litique, Thibaut de Champagne, et su par lui la décision des conjurés. Elle accourait défendre son fils et sa couronne.

Blanche de Castille était reine et mère; elle était femme aussi, et femme séduisante entre toutes. Cette triple auréole la faisait bien puissante et, après avoir conquis Thibaut, elle devait vaincre le sire de Coucy. Comment s'y prit-elle pour parvenir au cœur de l'ambitieux, pour détruire ce levain d'orgueil funeste qui avait germé dans la pensée d'Enguerrand? Mystère que les ruines de Coucy ont gardé comme le secret de leurs oubliettes; toujours est-il, lorsqu'elle partit quelques heures plus tard, qu'elle souriait à Enguerrand en lui disant au revoir.

Deux jours après, l'étendard des Coucy sortait de la salle basse du château; tous les ponts étaient jetés sur les fossés; dans la cour sans soleil, qu'ombrage le donjon, les pages, les varlets, des écuyers en grande agitation se croisaient et s'interpellaient; des chevaux richement caparaçonnés piaffaient et hennissaient, et bientôt le sire de Coucy, ses trois fils, son gendre et ses frères se mirent en selle et franchirent les cinq portes qui défendaient l'entrée du château.

Au moment où Enguerrand s'engageait dans le dernier chemin couvert conduisant à la place d'armes, une jeune fille au visage pâli se détacha du groupe de curieux qui regardait le glorieux défilé et, se jetant au travers du chemin, s'écria, en touchant du doigt l'épée d'Enguerrand :

— Malheur, malheur, il a tiré l'épée contre le roi, il périra par l'épée!

Enguerrand reconnut Berthe, la folle du château; une innocente que tout le monde aimait; rassuré contre la prédiction, par la démarche même qu'il allait faire auprès de la reine, il passa outre en souriant et partit au galop, tandis que les fanfares retentissaient aux cinq tours de Coucy.

Enguerrand avait promis à la reine un hommage public de servage à la couronne; il se dirigea sur Vervins, où Blanche résidait depuis quelque temps.

On était à moitié route, devant la rivière qui passe à Gersis, lorsqu'on leur annonça, venant au-devant d'eux, la reine et son escorte. Aussitôt, Enguerrand donna de l'éperon à son cheval, qui bondit dans la rivière; mais, soit qu'une pierre invisible l'eût fait buter, soit que le saisissement du froid l'eût effrayé, le cheval se cabra et renversa son cavalier, qui disparut dans l'onde bouillonnante. La rivière était peu profonde, et on le vit bientôt reparaitre, mais le visage défait, les traits contractés et dans un tel état qu'un cri d'horreur s'échappa de toutes les bouches. Dans sa chute, il était tombé sur son épée nue, qui lui avait traversé le poulmon.

Il perdit connaissance; on le porta sur la rive, et, quand il revint à lui, la reine soutenait sa tête défaillante et pleurait sur sa fin tragique.

Il la regarda douloureusement, lui remit son

épée sanglante, comme gage de soumission, et expira aussitôt, emportant le pardon royal et réalisant la prédiction de la folle de Coucy.

Il y avait des heures, me semblait-il, que je me promenais ainsi à travers les âges, guidée par le mystérieux chevalier de Coucy; j'avais la tête pesante, les jambes raides, le cœur gonflé de tristesse à la vue de tant de violences, de morts, de trahisons, de crimes. Lui, sans se lasser, me conduisait du château aux remparts, de la montagne à la plaine, et toujours me montrait des larmes et du sang. Épuisée à la fin, je me laissai tomber sur un banc placé dans la cour en face du donjon et je contemplai le colosse de pierre qui se dressait devant moi.

Une fraîcheur humide montait du sol, car jamais les rayons du soleil ne pénétraient entre ces murs resserrés; à peine allumaient-ils quelques éclairs aux vitraux des étages supérieurs. Les murailles hérissées de défenses, les meurtrières qui faisaient comme une broderie en haut des parapets, à la cime des tours, aux coins des remparts, tout, jusqu'à la nudité du donjon sans fenêtres, sans portes sur la plaine, s'élevant tout d'un jet vers le ciel, inquiétait et attristait mon âme. Mon guide, debout, les bras croisés, dans l'attitude qui lui était familière au repos, s'était retourné vers moi, et, à travers les lames de sa visière, je sentais passer son regard fier et triste tout ensemble. Il s'étonnait de ma lassitude, lui qui, depuis des siècles peut-être, errait ainsi à travers ces ruines qu'il avait vu tomber. Je m'étais familiarisée avec sa haute stature et je répondis à sa muette interrogation :

— Je me sens défaillir de tristesse et de crainte. Depuis que tu m'accompagnes, ombre sévère et terrible, je n'ai vu que des scènes de carnage, que des douleurs, que des ambitions déçues, que des trépas horribles. Repose-moi par quelque vision moins sombre sur le passé, ou j'expire à mon tour de fatigue et d'effroi.

A cet instant mes yeux se portèrent sur la petite porte, la seule qui du donjon donnait communication avec la cour intérieure. Au-dessus, on voyait, sculpté dans la pierre, un chevalier pourfendant un lion colossal. Et aussitôt je me trouvai transportée aux limites d'une immense forêt, dans un lieu sauvage où les hasards d'une chasse seigneuriale avaient amené grand nombre de chevaliers, d'écuyers, de veneurs avec les chiens, les cors et tous leurs équipages. Le sire de Coucy, au premier rang, avançait sous la sombre futaie, lorsqu'au détour du chemin, il se trouva entouré de vilains qui, faisant de grands bras et gémissant, vinrent se mettre à genoux au-devant de son coursier.

— Que me voulez-vous ? leur demanda le chevalier.

— Ayez pitié de nous, monseigneur, s'écriaient les pauvres gens ; un monstre désole notre pays, il dévore nos troupeaux, menace nos meilleurs

archers, nul ne peut l'atteindre ; peut-être notre seigneur et maître détruira-t-il le terrible animal !

— Quel est-il ? demanda le sire de Coucy.

— Un lion, répondirent les vassaux.

Un lion en ces contrées, c'était miracle sans doute. Enguerrand se signa et dit :

— Je suis prêt à le combattre, qu'un de ceux qui connaissent son repaire m'accompagne.

Un paysan s'avança et le sire de Coucy, ayant mis pied à terre, s'engagea en plein fourré derrière lui.

Ils marchaient silencieux, l'oreille au gué et avaient atteint la forêt de Saint-Waast, lorsque tout à coup le vilain, qui était le premier, sauta vivement sur le côté en criant avec effroi :

— Le voici !

A quoi Enguerrand repartit en se couvrant de son bouclier :

— C'est un lion, mais tu me l'as de *près montré*.

Et priant en son cœur, il attaqua la bête redoutable. Par trois fois, il enfonça sa dague au flanc du monstre qui tomba comme une masse à ses pieds.

Alors ce fut merveille de voir de tous côtés surgir les manants, les chasseurs, les nobles écuyers, des moines, des clercs, pauvres, riches, qui tous venaient rendre *foi et hommage* au libérateur de la contrée.

Le lion de Saint-Waast tenait de l'enfer ; Enguerrand vainqueur voulut que toute la gloire de son triomphe revînt à Dieu et là où le monstre avait péri, s'éleva un monastère magnifique auquel furent données pour nom les paroles échappées à la surprise du valeureux Coucy : *Prémontré*, et où saint Norbert fonda l'ordre célèbre que l'on sait.

Quant aux vassaux, délivrés par le courage de leur suzerain, ils firent de grandes réjouissances et voici comment ils fixèrent le cérémonial de la fête commémorative, instituée de concert avec le sire de Coucy, pour perpétuer le souvenir de cette grande victoire :

« L'abbé de Nogent ou son fermier vêtu d'un habit de laboureur, le fouet à la main, doit paraître en la place de Coucy monté sur un cheval de couleur isabelle, propre à aller à la charrue, auquel on a coupé la queue et les oreilles et dont l'équipement doit être complet. Puis, faisant plusieurs tours en claquant de son fouet, il est arrêté et visité de toutes parts. Alors, s'il ne manque rien à son équipage, il est reçu à faire, avec l'acte de foi et hommage, une distribution de rissoles ou gâteaux à la plèbe assemblée ; mais s'il manque tant seulement un clou à l'équipage, est le dit cheval saisi et confisqué... »

On se pressait en foule sur la place d'armes en ce jour de fête ; l'arrivée du moine laboureur était saluée de cris frénétiques et de rires dont la terrible citadelle renvoyait fidèlement l'écho. Sur des estrades, dames et demoiselles jouissaient de la vue de cette foule joyeuse et goûtaient les pre-

mières aux rissoles de Nogent. Un seul, dans cette assemblée, ne riait pas, je parle de l'abbé qui jusqu'alors avait échappé à l'autorité de Coucy dont il dépendait et qui voyait fort bien que, sous une apparence de fête et de largesses, l'habile Enguerrand l'obligeait à une reconnaissance publique de cette dépendance.

... Encore des années et des années passent sur moi; Coucy, toujours plus fier, toujours plus grand, voit naître et mourir ceux qui portent son nom. Les siècles ont adouci les mœurs, le repaire des redoutables seigneurs féodaux est devenu un château français où l'on sait commander et obéir. Le sire de Coucy, que je vois assis sur le trône de la salle des Preux, est presque un adolescent et déjà on connaît en lui une vaste intelligence, une âme noble, un sens rassis, à travers la grâce de sa juvénile beauté et la fougue de son audacieux courage. Il sert Dieu en ses prêtres et en ses pauvres, il sert le roi en bataillant contre les *Jacques* auxquels il inflige de sanglantes défaites; puis, mandé à la cour, il est remarqué à la danse pour ses bonnes manières et devient célèbre pour tant de bravoure et de nobles qualités.

Hélas ! les pavaues, les sérénades, les fêtes ont cessé, la France est en deuil, son roi prisonnier en Angleterre, et voici qu'il faut se dévouer comme otage pour le rendre à son royaume. Le sire de Coucy s'offre des premiers, il part, le voici triste mais ferme; prisonnier, mais jeune, beau et noble comme un roi. Son dévouement lui fait une plus large auréole et le roi Édouard ne peut se défendre de l'admirer, de l'attirer. Or, Édouard a une fille, la belle, la douce, la sage Isabelle, et Enguerrand de Coucy à la voir, à lui parler chaque jour, prend un plaisir extrême. Isabelle se sait aimée, elle se trouble quand elle est en présence de Coucy et soupire quand il est loin. Le roi d'Angleterre a compris les rougeurs furtives de sa fille et les regards éloquents du beau fils de France; il sait qu'Enguerrand peut prétendre à la couronne d'Autriche par sa mère et tenir en échec son roi lui-même, si on le fixe dans les intérêts de l'Angleterre, et voici qu'une noble union fait resplendir d'un nouvel éclat l'antique famille des Coucy. Mais tant d'honneurs, tant de vertus sont pour s'éteindre tout à fait, Enguerrand VII mourra sans un fils à qui léguer son héritage de grandeur et de gloire.

Aujourd'hui, il est jeune, plein d'espérance, son cœur déborde de joie, et la main de Mme Isabelle sur sa main, il traverse lentement la salle des Preux et va se réfugier avec elle dans la petite pièce qui a été prise sur l'épaisseur de la courtine et forme comme le boudoir de l'immense salon. Les riches tentures retombent derrière eux, ils sont bien seuls et peuvent se dire qu'ils s'aiment. Par la grande fenêtre ouverte sur la campagne, on voit à perte de vue les champs, les villages, les monastères du pays picard; Noyon

dort au pied du donjon, c'est le beau pays de France, c'est le royaume de Coucy... Leurs cœurs sont loin des pensées d'ambition, ils ne voient qu'eux dans la petite salle fermée, et jouissent de leur court bonheur. Car déjà la politique le menace. De nouveau l'Angleterre et la France ont rompu la paix, il faut dire à Coucy comme ailleurs si l'on est Anglais ou Français.

Alors un combat plus rude que tous ceux livrés jusqu'alors vint briser le cœur du loyal chevalier. Isabelle plaçait pour son père, elle cherchait par tous les moyens à entraîner son époux de ce côté. Enguerrand comprit que dans cette lutte il succomberait et, le cœur plein d'amour, il eut le courage de renvoyer la femme chérie pour tout le temps que dureraient les hostilités. La séparation fut poignante, elle dura plusieurs années et quand ils se retrouvèrent enfin, d'autres devoirs allaient les séparer de nouveau et pour toujours.

La croisade contre Bajazet venait de réveiller l'esprit chrétien dans les royaumes d'Europe. Tous les cœurs se tournaient vers la Hongrie, et la France s'ébranlait à son tour contre l'Amauraquin. Jean de Nevers, un enfant, fut mis à la tête de la chevalerie française, il lui fallait un guide, homme de courage et de science, aussi sage que noble : le régent choisit Enguerrand de Coucy.

Qui dira l'horreur de cette guerre, les souffrances, la bravoure, l'héroïque constance de cette armée composée de la plus belle noblesse de France, et la défaite de Nicopolis, et les trophées vivants que les soldats de Bajazet jetèrent, ensanglantés, aux pieds de leur chef !

« C'était une grande pitié de voir ces nobles seigneurs, ces jeunes princes, dépouillés, nus, les mains attachées derrière le dos, chassés comme de vils troupeaux. »

Le sire de Coucy était tombé blessé sur le champ de bataille en défendant son pupille. Le premier prisonnier, chargé de chaînes, qu'il aperçut aux pieds du trône de l'Amauraquin, fut ce précieux enfant, le téméraire, le jaloux et fol Jean de Nevers.

Une boucherie sans nom commença alors; les yatagans des Turcs se levaient sur un signe du maître, et chaque fois qu'ils retombaient, un seigneur français avait la tête tranchée. Le comte de Coucy vit ainsi tomber ses parents et presque tous ses amis.

Quelques-uns pourtant furent épargnés, Jean de Nevers et Enguerrand de Coucy se trouvèrent du nombre; leurs biens immenses tentaient la cupidité de Bajazet, et une rançon du roi les rendit libres. Le duc de Nevers revit la France, son père, sa mère, ses amis; le sire de Coucy, épuisé, mourut à Burse, en Bythinie, le nom d'Isabelle sur les lèvres....

— Assez, assez, dis-je à l'ombre en essayant de me lever pour fuir la vision douloureuse.

L'ombre inclina la tête; mon cri lui épargnait la honte de me montrer la fille de ce héros vendant Coucy pour quatre cents écus d'or; il s'éloigna même assez pour me faire croire qu'il allait me quitter.

Je l'arrêtai d'un geste rapide et lui demandai :

— Qui es-tu, historien de malheur, chevalier mystérieux dont je ne connais ni le nom ni le visage ?

Alors je le vis grandir, grandir comme les ombres au soleil couchant, tandis qu'un éclat de voix terrible ébranlait le fier château :

— « Je suis le sire de Coucy », clama l'ombre.

Et, soudain, le donjon se fendit du haut en bas, les remparts croulèrent, le château s'abîma sur lui-même, et je me retrouvai assise au milieu des ruines.

— Tu as eu bien tort de ne pas monter avec nous en haut du donjon, dit, près de moi, une voix fraîche et joyeuse; tu aurais vu un pays superbe, vingt villages, des villes, des départements, que sais-je; mais j'avoue que le chemin n'est pas commode. Mazarin a eu bien tort de faire sauter Coucy par la mine; ce devait être si beau !

Et, comme je ne répondais pas, la jeune voix continua :

— Mais, tu as l'air complètement ahurie, et tu me regardes avec des yeux de revenant. Allons, je vois ce que c'est, tu as dormi.

— Non, m'écriai-je avec indignation.

Et je la suivis, sans vouloir raconter à ma compagne les étranges choses que j'avais vues pendant qu'elle parcourait les ruines.

La chaleur du jour était tombée; un petit frisson courait sur les vieux arbres et les jeunes buissons; je marchais, songeuse, en regardant rouler les petits cailloux blancs du chemin de Coucy, lorsque je vis, venant à nous, une jeune femme chaussée de petites bottes jaunes, sa cravache à la main, soutenant sur la hanche sa jupe d'amazone; sous son canotier brillaient deux yeux pleins de malice; ses joues étaient roses et sa bouche s'ouvrait et se fermait avec une rapidité amusante. Au manche de sa cravache une couronne était ciselée au-dessus d'un chiffre. A ses côtés, un officier de hussards répondait en souriant à son joyeux babil; sa casquette galonnée lui entraînait jusqu'aux oreilles et son pantalon rouge tirbouchonnait à l'infini.

— Un lieutenant et sa femme, dit négligemment ma compagne, quand les promeneurs nous eurent dépassés.

— Un preux et une preuse, répondis-je si bas que personne ne m'entendit.

C. DE LAMIRAUDIE.

FIN



LES CHEVEUX DE MA MÈRE



*Le soir, quand, pour dormir, elle a défait ses tresses,
Et me laisse, à genoux, baiser ses cheveux longs,
J'aime, en les renattant, à couvrir de caresses
Les premiers fils d'argent éclos dans ces fils blonds.*

*J'y lis tout un passé de soucis et de crainte.
J'y vois mes maux d'enfant, qui l'ont fait tant souffrir,
Et chaque nuit veillée a laissé son empreinte
Sur ce front adoré que le temps va flétrir.*

*Des efforts qu'elle a faits pour me rendre meilleure,
Plus vaillante, plus sage et plus digne d'amour,
Pour soulager qui souffre et consoler qui pleure,
Chacun de ces fils blancs me représente un jour...*

*C'est pourquoi quand, le soir, elle a défait ses tresses
Qui baignent son front pur de leur reflet changeant,
J'aime à compter tout bas, par autant de caresses,
Entre ces fils dorés, les premiers fils d'argent.*

MARIE DE VALANDRÉ.



La Marquise Sabine

SUITE

VII



PRÈS une nuit sans sommeil, la jeune fille entendit le lendemain, suivant sa coutume, une messe matinale; puis, sortant de l'église, elle se dirigea, pâle, le front baissé, vers un jardin au fond duquel s'élevait une vieille maison enguirlandée de lierre. C'était le presbytère, bien misérable d'apparence, plus misérable encore à l'intérieur, tant

était grande la charité de celui qui l'habitait.

Ursule, la sœur du curé, avait beau gronder, gronder encore, des vides se creusaient chaque jour soit dans le linge, soit dans le mobilier, et, sans les envois incessants de M. Gueldry, l'abbé Falhès eût souvent manqué du nécessaire.

« Il se lassera, mon frère, répétait sans relâche M^{lle} Ursule; alors, vous et moi, nous n'aurons même pas de pain et coucherons sur la paille. Je comprends la charité, mais est-il bien de ne garder ni une bouteille de vin dans la cave, ni une chemise au fond de la commode, ni une pièce d'argent en cas de maladie? »

Ces scènes se renouvelaient fréquemment, et, ce matin-là, à l'arrivée de Sabine, M^{lle} Ursule, tout en coupant quelques plants de salade, morigénait son frère plus vivement encore que de coutume. Six paires de bas données par les religieuses de Saint-Joseph, la semaine précédente, n'étaient plus sur les rayons de l'armoire.

— Peut-être avez-vous mal cherché, ma sœur? disait l'abbé Falhès.

— Mal cherché! Allons donc! avec ça qu'il y a tant de choses! Un caleçon, une chemise en lambeaux, deux vieux mouchoirs, voilà ce qui reste du paquet de linge envoyé par M. Gueldry. C'est une honte! Et regardez comme vous êtes habillé: des trous à vos souliers, une soutane rapiécée, un chapeau qui n'a plus de forme... Miséricorde!... On dirait un mendiant, et non le représentant de Dieu.

— Doucement, doucement, Ursule: le représentant de Dieu sait ce qu'il a à faire, n'est-ce pas, pour n'être point trop indigne de son maître.

La vieille fille courba le front. Quand son frère prenait ce ton-là, il n'y avait plus qu'à se taire.

Soudain, sa figure, encore un peu maussade, s'éclaira d'un sourire... Ursule avait deux passions au monde: son frère et Sabine Gueldry; son frère, qu'elle grondait toujours à titre de sœur aînée; Sabine, qu'elle considérait absolument comme un ange du ciel.

Or, en ce moment, tout près d'elle, un pas léger faisait craquer le sable de l'allée. Ce pas! elle le connaissait bien, et quand un gros baiser retentit sur chacune de ses joues, elle n'eut pas l'air étonné, mais s'écria avec un naïf orgueil:

— Décidément, malgré la vieillesse, mes oreilles sont bonnes; sans t'avoir vue, j'étais sûre que c'était toi, ma petite Sabine. A dire vrai, tu es la seule dans le pays à trotter ainsi comme un oiseau. Tu as des ailes aux pieds, ma fille.

— Des ailes! répéta Sabine, en suivant des yeux une nuée d'hirondelles qui se poursuivaient avec des cris aigus autour du clocher de l'église; ah! comme je volerais vite au ciel, si j'avais des ailes!

— Bonté divine! qu'est-ce qui te prend, à ton âge, de désirer le paradis, n'as-tu pas le bonheur parfait?... Allons! elle se met à pleurer maintenant... Ton père est malade? André veut repartir? Non. Eh bien! qu'as-tu, ma petitounette? Conte-le à ta vieille amie.

Mais Sabine secoua la tête et essuya rapidement ses larmes.

— Monsieur le curé te le dira, Ursule. Est-il là? Je voudrais lui parler.

— Tu le trouveras sous le berceau de chèvre-feuille. Il arrache les mauvaises herbes qui poussent dans ce coin comme des enragées. Je viens encore de le gronder, le pauvre homme! C'est plus fort que moi, vois-tu, quand je ne trouve rien à la maison.

— C'est un saint!

— Un saint! un saint! Bien sûr que c'est un saint! Et moi, je suis une méchante créature, n'est-il pas vrai?

— Tu es seule à le penser et à le dire! s'écria Sabine en jetant ses bras autour du cou de la

vieille demoiselle, et l'embrassant à l'étouffer. Au revoir, prie pour moi, j'en ai tant besoin !

Elle la quitta, et, bientôt, arrivant sous le berceau fleuri, elle se trouva en présence de l'abbé Falhès.

C'était un beau vieillard à la figure intelligente, au sourire plein de bonté. Fils de paysans, dès la première communion, la vocation sacerdotale avait germé dans son âme. Sans hésitation, sans défaillance, après de brillantes études, il était arrivé à la prêtrise, sûr d'être dans la voie voulue de Dieu. Vicaire à Vorey, l'évêque, écoutant le vœu de toute la population, l'y avait ensuite nommé curé ; et, depuis quarante ans, il donnait l'exemple de toutes les vertus dans le poste très humble qu'il avait toujours refusé de quitter.

— Le troupeau aime le pasteur, le pasteur aime le troupeau ; pourquoi changer ? disait-il. Un autre brusquerait peut-être mes pauvres enfants !...

Lui, ne les brusquait pas. Inflexible sur tout ce qui concernait les devoirs dus à Dieu, il arrivait au cœur des plus endurcis grâce à sa douceur angélique, grâce surtout à son inépuisable charité. Quand les ressources de tout genre faisaient absolument défaut à la cure, alors l'abbé Falhès allait frapper à la porte de M. Gueldry, demandant du linge, des vêtements, des aliments, du travail.

— C'est la dernière fois que je vous donne, répondait de temps à autre le fabricant. J'ai deux enfants, songez-y, et des familles d'ouvriers dont je dois m'occuper avant tous les va-nu-pieds que vous hébergez sans cesse.

Le curé souriait :

— Bah ! mon ami, il y en a pour tout le monde. Vous êtes un grondeur. Quand donc Sabine sera-t-elle un peu grande ! Je suis sûr que nous nous entendrons fort bien tous deux !

En effet, ils s'étaient fort bien entendus.

Le prêtre avait, dès la première heure, mis ses soins assidus à la formation de cette âme d'enfant qui s'ouvrait si naïvement à lui : âme d'une idéale blancheur qu'il voulait préserver de tout contact pernicieux.

Elle, s'était laissée guider avec une absolue confiance ; et le jour où le curé Falhès donna la charité comme aliment à ce cœur ardent et jeune, Sabine devint une alliée dont il eut à modérer la générosité sans bornes.

— Mon enfant, ne demandez pas trop à votre père, lui répétait-il, vous pourriez finir par le lasser. Ses affaires marchent bien ; malgré tout, il y a des heures de crise, d'ennui ; choisissez vos moments, et n'insistez pas en cas de refus !

— Un refus ! Est-ce que père pourrait me sentir triste, me voir pleurer ! s'écriait invariablement Sabine.

Sous le berceau de chèvrefeuille, où ils étaient assis ce matin-là, cette réponse revenait à la mémoire du prêtre, en considérant le pâle visage de la jeune fille.

Hélas ! par la volonté même du père, elle était arrivée, la tristesse ! Elles avaient coulé, les larmes ! La petite fleur, élevée à l'abri de toute brise un peu fraîche, se trouvait subitement jetée en pleine tourmente.

— Je viens vous demander conseil, monsieur le curé, dit Sabine. Je suis bien désolée, bien inquiète...

Doucement, il l'interrompit :

— Je le sais, Sabine. Hier, à la veillée, M. Gueldry et André sont venus m'apprendre la grosse nouvelle. Ma messe a été pour vous ce matin, ai-je besoin de vous le dire ?

— Merci ! fit-elle avec reconnaissance.

Puis, plus bas :

— Eh bien ?

— Eh bien ! vous avez d'abord la parole. Que pensez-vous de cette demande ?

— Je pense que ma fortune en est le seul motif, que ma personne ne compte même pas.

— Ensuite ?

— Ensuite, ce marché révolte mon cœur et ma fierté : je ne suis pas une marchandise.

— Ensuite ?

— Ensuite, sans mon père, dont je vois le profond chagrin, je répondrais *non* sans regret, au risque de demeurer vieille fille toute ma vie. Mais, à cause de lui, de lui si bon, qui a vécu pour nous, travaillé pour nous, j'hésite et viens vous consulter. Vous tenez la place de Dieu, vous me connaissez mieux que moi-même, que dois-je faire ?

L'abbé Falhès garda un instant le silence, sentant quelle responsabilité il allait prendre devant Dieu et devant cette enfant qui se soumettrait, il le savait, aveuglément à sa décision.

Sabine attendait, les yeux fixés sur lui, les mains jointes, presque calme maintenant, tant était grande sa foi en celui qu'elle venait trouver.

— Depuis bien des jours, je pense à cette demande, dit-il enfin, je la prévoyais, d'après ce que m'avait conté M. Allot ; depuis bien des jours aussi, je pense à votre objection également prévue. Il est peu flatteur, c'est certain, d'être recherchée uniquement pour sa dot ; j'ajoute que ces mariages sont rarement heureux.

— Ah ! s'écria Sabine toute rayonnante, vous êtes de mon avis ?

— Oui, mais écoutez la suite. Préoccupé de cette idée, j'engageai votre parrain à interrompre une affaire qui ne devait vous donner que des soucis. Il me répondit d'une façon fort catégorique : « La fortune, en effet, est la cause première de ce projet d'union ; toutefois, ce projet n'aboutira pas si Sabine ne convient personnellement à M^{me} de Barsannes. » Rappelez vos souvenirs : la marquise a, paraît-il, cherché plusieurs fois à vous voir, à vous parler ?

Sabine inclina la tête :

— Oui, j'en étais très étonnée. Jusqu'alors, elle ne

nous saluait même pas. Je me rends compte aussi qu'à chacun de ces entretiens, du reste assez courts, je me suis montrée d'une gaucherie rare, d'une timidité absurde, tant l'air froid de M^{me} de Barsannes paralysait tout mon être.

— Cette gaucherie, cette timidité ne lui ont pas déplu, puisque voilà ses paroles à Allot : « Elle me va ! C'est la jeune fille que je rêvais pour Herbert. » Dans ces conditions, mon enfant, ce n'est plus le marché brutal qui révolte votre fierté, car il s'y joint une question de sympathie.

— C'est étrange ! murmura Sabine, je sens si bien que je n'ai rien, rien des femmes appartenant au monde fréquenté par la marquise.

— Heureusement, heureusement, ma petite enfant ! fit le bon curé avec un sourire.

Il reprit, après une courte pause :

— M^{me} de Barsannes a beaucoup souffert, souffert dans son cœur d'épouse, souffert dans son amour-propre de grande dame ; ces coups répétés de la divine Providence la rendent évidemment moins absolue dans ses idées ; c'est un bien ! un bien pour elle qui, jusque-là, ne voyait rien en dehors de sa caste ; un bien pour son fils, qui mérite mieux qu'une poupée à la mode ; un bien pour la population de Chomelis, qui trouvera sans doute la châtelaine plus simple et plus affable.

Sabine regarda l'abbé Falhès avec une angoisse soudaine :

— Je sens, oh ! je sens que vous allez m'engager à dire : *oui* !

Le prêtre, une fois encore, resta silencieux. Il répondit enfin d'une voix ferme :

— Vous gardez votre liberté, ma fille, la décision doit venir de vous. Si M. de Barsannes vous déplaît (notez, je ne dis pas, s'il vous est indifférent), donc, s'il vous déplaît, si votre unique but dans cette alliance est de faire plaisir à votre père, l'hésitation n'est pas permise, c'est un *non* qui doit sortir de vos lèvres ; car, même la reconnaissance envers M. Gueldry ne doit pas amener le sacrifice de vos goûts, de votre avenir, de votre bonheur. Si, au contraire, vous êtes arrêtée par des pensées d'amour-propre, de sentiment, que sais-je ! je suis, en effet, d'avis que vous acceptiez. Vous avez toujours désiré demeurer au pays, l'occasion est unique, ma petite Sabine.

Elle tressaillit et, joignant convulsivement les mains, elle balbutia avec des larmes dans la voix :

— Unique ! vous dites comme mon père, comme André... Unique ! Je pensais pourtant, oui, je pensais (je vous confie tout, vous le savez) qu'André trouverait, dans ses nombreux amis, un être pauvre, loyal, bon, intelligent, chrétien, qui deviendrait son associé, et... mon mari.

— Savez-vous ce que m'a répondu votre frère, un jour que je lui soumettais cette idée ? « Parmi les jeunes gens que je connais, tous excellents et joyeux garçons, à deux seulement j'aurais voulu

confier l'avenir de Sabine ; or, l'un est marié ; l'autre, médecin dans la marine, ne rêve que voyages... »

— Mais, plus tard, interrompit la jeune fille, on peut trouver quelqu'un.

— Ah ! ma pauvre enfant, il ne faut jamais compter sur le « plus tard ».

— Eh bien ! pourquoi, toute ma vie, ne resterais-je pas tranquille comme je le suis, entre mon père et André, faisant le plus de bien possible autour de moi ?

— Parce que le célibat n'est pas votre voie. A votre cœur très jeune, très ardent, il faut une affection.

— Celle de mon père me suffit.

— Présentement, oui. Un jour, songez-y, il peut vous manquer : André se mariera ; alors, vous sentirez un vide immense.

— J'aurai Dieu pour le combler.

Un instant, le prêtre arrêta son regard sur la croix dominant le clocher de l'église ; puis, il reprit d'un ton plus bas :

— Dieu ne se montre pas toujours, ma petite enfant... Il y a des heures, et elles sont nombreuses, où il paraît s'éloigner, nous laissant aux prises avec nous-mêmes. Ces heures-là sont cruelles, croyez-moi ; il faut la vocation pour surmonter les regrets, les dégoûts, le sentiment de solitude qui oppresse... Cette vocation, je vous le dis avec l'autorité d'un père, vous ne l'avez pas.

Alors ? interrogea douloureusement Sabine.

— Alors, au lieu de vous buter contre ce projet de mariage, envisagez-en de sang-froid les bons et les mauvais côtés. Le séjour au pays, l'honorabilité de la famille sont *pour*, ceci est hors de doute.

— Oui, mais la marquise ? Son fils ?

— Le malheur a aigri, paraît-il, le caractère de M^{me} de Barsannes, voilà un point noir ; vous aurez à souffrir au début, je le crains, de mille petits coups d'épingle auxquels vous n'êtes pas habituée, vous, l'enfant gâtée par excellence. C'est le premier choc qui est pénible ; ensuite, se connaissant mieux, chacun met un peu d'huile dans les rouages, et les piqures semblent légères, en admettant qu'elles continuent. La marquise aime son fils avec une tendresse si grande, que cette tendresse rejaillira certainement sur celle qui le rendra heureux. Quant au marquis Herbert, d'après ce que j'ai entendu dire à des personnes sérieuses, votre parrain, entre autres, c'est un charmant garçon, franc, généreux, intelligent. On lui reproche toutefois de l'orgueil et trop de faiblesse envers M^{me} de Barsannes. Ceci est peu de chose ; il comprendra un jour que la véritable supériorité existe, non pas dans le titre, mais dans l'élévation des sentiments, et l'influence de l'épouse balancera bien vite l'influence de la mère. Les deux vrais points noirs, selon moi, sont : le manque de position et l'indifférence religieuse

absolue. A toute autre qu'à vous, je dirais : « refusez, refusez net » ; à vous, si vous n'éprouvez pas les répugnances dont je vous ai parlé au début de cet entretien, je conseille d'accepter... Je vous attriste, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, murmura Sabine, vous m'effrayez aussi...

— Je vous effraie ! Allons donc !... Vous êtes plus virile que cela, ma fille. Vous savez fort bien que le rôle de la femme doit être celui d'un ange gardien ? Vous le savez aussi : Dieu met parfois une épée entre les mains délicates de l'ange, pour montrer que la force doit s'unir à la douceur... Vous êtes très courageuse, très aimante, très pieuse ; eh bien ! je suis certain, vous entendez, je suis certain que, tout en faisant sentir au marquis Herbert l'inutilité de sa vie, vous le ramènerez à Dieu, délaissé depuis longtemps. Ce ne sera pas l'œuvre d'un jour : vous aurez à lutter, probablement à souffrir ; mais qu'importe la longueur de l'apostolat ! qu'importent la lutte, la souffrance, si la victoire est au bout ! Votre âme, votre caractère sont vigoureusement trempés pour les batailles de la vie, lancez-vous dans l'arène sans crainte, Dieu sera avec vous.

— Je le sais, dit Sabine, mais vous venez de l'avouer, Il se cache parfois, alors...

— Alors, je vais vous confier un secret, un gros secret encore ignoré d'Ursule, car elle est un peu grondeuse, ma pauvre sœur, et je retarde le plus possible le moment des sermons... Mes forces baissent, je ne puis suffire ici maintenant à la besogne, monseigneur l'a compris, nous permutons, le curé de Chomelis et moi... Le vieux pasteur aux cheveux blancs sera donc là pour soutenir, consoler la brebis qu'il a élevée. Pourra-t-elle trembler sous sa houlette ?... Allons, mon enfant, réfléchissez, priez, je vous bénis.

Quelques jours plus tard, Sabine, pâle et sérieuse, accueillait M. Gueldry au retour de la fabrique par ces mots :

— Père, nous ne nous quitterons pas, je consens à épouser le marquis de Barsannes.

VIII

JOURNAL DE SABINE

...Nous étions sur le bord de la rivière, il y a une heure, mon mari et moi : lui, fumant une cigarette en se promenant sous les saules ; moi, cueillant un bouquet de grosses renoncules destiné à la jardinière du salon.

— Quel beau temps pour la pêche ! s'écria soudain Herbert.

D'un bond, je fus auprès de lui, comprenant son désir (car je sais que la pêche est une de ses distractions favorites). Il jeta sa cigarette, m'offrit son

bras, et nous reprîmes à pas pressés le chemin du château.

— Je vais changer de toilette, n'est-ce pas ? demandai-je comme nous franchissions le seuil du vestibule.

Herbert s'arrêta net.

— Vous pensiez donc me suivre ? dit-il d'un air d'étonnement profond.

Je restai d'abord interdite, cela me semblait si naturel !

— Oui, répondis-je enfin, non pour être votre rivale, soyez-en sûr : les frémissements douloureux de ces pauvres poissons n'ont rien qui me charme, mais pour connaître votre coin ; car, la chronique me l'a appris, vous avez un coin préféré, non loin d'un moulin en ruines... Je prendrai un livre ou mon tricot, et nous passerons une après-midi charmante.

— Une après-midi charmante, avec ces nuages qui promettent une pluie torrentielle ! Vous n'y songez pas, Sabine ! Ce serait souverainement imprudent.

Je me mis à rire de bon cœur.

— Vous me croyez la frêle santé d'une Parisienne ? Non, non ; élevée au grand air, je suis robuste comme le petit chêne que vous voyez là-bas. Soleil, pluie, neige, vent, sont mes vieux amis ; vous avez épousé une vraie campagnarde. Donc...

Je m'interrompis.. Sur le visage d'Herbert venait de paraître cette expression que j'ai remarquée plusieurs fois durant nos fiançailles et depuis notre mariage : mélange bizarre de tristesse, d'ironie et d'embarras qui me donne toujours un frisson de déplaisir.

Me voyant demeurer silencieuse, il me tendit la main.

— Je ne veux pas vous contrarier, Sabine, dit-il ; venez, si cela vous est agréable.

Non, cette promenade ne me souriait plus et je répondis sur un ton très gai, malgré mon désappointement, que, prévoyant des reproches sans fin si j'attrapais un rhume, je préférerais, après réflexion, garder le logis.

Il n'insista pas et, dix minutes plus tard, de la fenêtre de ma chambre, je le vis partir, son grand lévrier *Loti* sur les talons... Au moment de prendre le sentier du bois, il se retourna, souleva son chapeau d'un geste gracieux, puis il disparut sous la chênaie et je restai seule...

Pourquoi, alors, apercevant ce cahier de papier blanc, me suis-je assise devant ma table pour écrire les lignes précédentes, au lieu de lire, coudre, dessiner ? Ai-je jamais eu, à la villa, l'idée de noter une conversation, l'idée plutôt de causer avec moi-même, comme je le fais en ce moment ? Pas une seule fois... Sans doute parce que je trouvais à m'épancher tout le jour, tandis qu'ici, je me sens intimidée, gênée, même avec Herbert, bien bon cependant. Cette timidité, cette gêne

s'expliquent : nos fiançailles ont duré un mois à peine et je suis sa femme depuis une semaine seulement... J'ai prononcé ce serment redoutable où la donation du cœur entraîne une multitude de devoirs. La riche petite Sabine est marquise de Barsannes.

Marquise de Barsannes ! Père et André prennent un air presque respectueux pour prononcer ces trois mots. Les châtelains des environs me saluent, et les ouvriers de la fabrique, auxquels j'ai défendu formellement de m'appeler « madame la marquise », comme ils le faisaient avec ensemble dès la sortie de l'église, me placent maintenant, je le vois, au-dessus des humbles mortelles. Bref ! aux yeux du monde, en mettant ma main dans celle d'Herbert, je suis devenue « quelqu'un ».

Je suis devenue « quelqu'un », et mon nom seul est changé. Est-ce assez étrange ! Je sens si bien que je reste Sabine Gueldry ! Sabine Gueldry, la villageoise ! Sabine Gueldry, la très aimante surtout... Oh ! oui ! la très aimante. Ma naissante tendresse pour Herbert ne me fait pas oublier père, André, Michèle, nos vieux domestiques, la maison pleine de souvenirs, et les larmes me viennent aux yeux vingt fois le jour, en ne retrouvant ni ces chers visages, ni ces endroits familiers.

Hélas ! douze kilomètres sont une distance... Je le comprends maintenant... Mon mari est attentionné, le château est splendide, sa situation ravissante, mais mon changement de vie est trop brusque. Un voyage eût été nécessaire comme intermède : un voyage en Italie, en Suisse, n'importe où, pour étouffer un peu, par une distraction forcée, mes regrets de tout le passé si doux qui ne reviendra plus. M^{me} de Barsannes s'est opposée à ce rêve que j'avais osé formuler tout haut (comment ai-je fait, mon Dieu !) disant qu'il serait mieux de laisser momentanément chemins de fer, hôtels, excursions, et de meubler une ou deux chambres du château. Une douche, quoi ! dont le résultat immédiat a été ma soumission absolue. J'espérais, au fond du cœur, qu'Herbert plaiderait en faveur du voyage, d'autant plus que père, comprenant mon désir, était tout décidé à se montrer généreux. Mais non, il n'a pas paru se douter de mon sacrifice.

En y songeant bien, ce n'est pas étonnant. M^{me} de Barsannes et son fils ont visité la France et maints pays étrangers. Mon mari est donc un peu blasé. Tandis que moi ! Je regrette le voyage, je l'avoue. L'installation au château m'eût semblé moins pénible au retour. Puis, étant seule avec Herbert, j'eusse probablement surmonté ma timidité absurde... Oui, *probablement*, pas *sûrement*, car lorsque mon mari me dit, de sa voix un peu brève : « Êtes-vous enfant, Sabine ! » crac, les paroles expirent sur mes lèvres, et je reste aussi muette, aussi guindée qu'un sage baby au mail-lot.

..

Comme cadeau de noce, père a fait meubler la chambre d'Herbert, la mienne et mon petit salon : un cadeau princier !

La chambre d'Herbert, contiguë à l'appartement de la marquise, est très vaste. On l'a tendue de brocart vieux rouge, sur lequel se détachent fort heureusement quelques tableaux de prix et des meubles anciens. C'est riche, sévère, grand ! si riche, si sévère, si grand, que je me suis inclinée respectueusement en y entrant pour la première fois.

— Que faites-vous donc ? a demandé Herbert.

— On sent que c'est la demeure d'un descendant des croisés, alors je salue, moi, indigne !

Père et André, qui étaient présents, riaient de tout leur cœur... Mais, un certain pli du front d'Herbert m'a montré qu'il ne trouvait pas la réponse à son goût ; de sorte que, maintenant, je garde mes révérences pour une meilleure occasion.

Chez moi, ni sévérité, ni grandeur... C'est riche et gracieux. Trop riche ! Je voulais une toile de Jouy, et chacun s'est récrié :

« La chambre d'une jeune femme ne peut être comme celle d'une jeune fille ! — La chambre de la marquise de Barsannes doit avoir un autre cachet que celle d'une petite bourgeoise ! »

En présence de quatre combattants, que faire ? Céder... « La jeune femme », « la marquise » a donc cédé pour éviter des froissements souvent inoubliables. Mais la coûteuse soie brochée de mes rideaux et de mes sièges, les meubles Louis XV, aux fines incrustations, ainsi que les ravissants bibelots qui les ornent, me causent une impression de tristesse. Tant de misères eussent été soulagées par l'or jeté dans toutes ces acquisitions !

Il y a une folie, une seule, que je ne regrette pas : c'est le cadeau d'André. Je lui avais demandé une Vierge pour ma chambre, il a fini par en découvrir une telle que je la rêvais, chez un brocanteur : la Vierge des sept douleurs, un chef-d'œuvre ! Pas de nom au bas de cette toile. Qu'importe ! Illustre ou obscur, celui qui l'a conçue et qui l'a peinte était un artiste, un souffrant, un chrétien.

Viennent les difficultés, les souffrances, je sens qu'en regardant ce tableau, je trouverai leçon, force, apaisement.

..

Ma chambre communique, d'un côté, avec un cabinet de toilette spacieux ; de l'autre, avec mon petit salon, dont elle est séparée par une portière. Ce dernier me déplaît particulièrement. On l'a meublé à l'algérienne ; or, ces teintes vives, cette profusion de tapis, ces sièges bas, d'une mollesse

toute musulmane, ce demi-jour arrivant par des vitraux, surtout ce brûle-parfums japonais dans lequel Herbert jette parfois quelques grains d'encens, « pour donner la couleur locale », tout cela me répugne comme choses indignes d'une personne sérieuse. Mais c'est le genre, il faut suivre le mouvement de la mode, etc.... La « jeune femme », « la marquise », a donc encore cédé. Toutefois, je franchis le moins possible ce seuil : ma tête y prend des douleurs terribles ; mon cœur, le spleen ; mon âme, une langueur dangereuse.

De plus, je ne puis oublier que l'ornementation de cette pièce est cause de mon premier froissement avec Herbert.

C'était vers la fin de nos fiançailles, et nous cherchions, un soir, ce qui pourrait remplacer la pendule, désormais bannie d'une cheminée qui se respecte, puis faire bon effet sur deux colonnes d'encoignure. En silence, j'avais fixé mon choix ; mais Herbert feuilletait toujours les nombreux catalogues, marquant au crayon bleu ce qui lui paraissait devoir convenir. Enfin, relevant la tête, il me montra ses préférences : un Bouddha pour la cheminée, Polichinelle et Arlequine pour les encoignures. Mais je refusai net les sujets.

Père et André restèrent silencieux, m'approuvant au fond, j'en suis sûre ; Herbert, avec une vivacité, trop grande à mon avis, chercha à me montrer le mérite de ces œuvres signées d'un nom connu, le « cachet » donné à mon salon par l'originalité des personnages... Je résistai, et la lutte eût duré longtemps peut-être sans l'intervention de Mme de Barsannes.

Au début, elle m'avait regardée d'un air surpris, trouvant sans doute mon opposition très anormale après mes soumissions constantes. Il est évident toutefois qu'elle jugeait comme moi, puisqu'elle dit à Herbert, d'un ton que je m'imaginai assez ironique :

— Une dispute entre fiancés ne vaut rien, le moyen de tout concilier est fort simple. Prends pour ta chambre Polichinelle et Arlequine, et que Mlle Gueldry nous donne son goût au sujet du petit salon.

Le visage d'Herbert eut aussitôt cette expression bizarre que je ne puis définir... La discussion cessa, et je donnai « mon goût ». Au milieu de la cheminée, une jardinière en porcelaine de Chine ; sur l'une des colonnes, une vasque en majolique ; sur l'autre, Jeanne d'Arc : une Jeanne d'Arc plus belle encore peut-être que celle de Marie d'Orléans. Revêtue du casque et de la cuirasse, Jeanne les yeux levés au ciel, l'épée de Fierbois en main, marche au combat ; c'est à la fois la Vierge et la guerrière. Je l'aime ! Je l'aime tellement que, les jours derniers, la trouvant dépaycée au milieu des divans et du brûle-parfums, je l'ai transportée dans ma chambre, mettant à sa place une jolie pêcheuse bretonne.

La marquise, toujours un peu étonnée, approuva

mon choix par ces mots : — C'est féminin et c'est français, soumets-toi, Herbert.

Il sourit et me tendit la main... Je triomphais !!... Eh bien ! c'est absurde, ce que je vais écrire : malgré ce triomphe, je me suis sentie triste le reste de la soirée, ne prêtant plus qu'une oreille distraite à tout ce qui concernait l'appartement de Mme de Barsannes et d'une chambre d'ami... Ceci, du reste, ne pouvait que m'attrister encore, puisqu'on y employait la somme destinée d'abord au voyage. Bref ! il m'est resté de cet entretien un souvenir désagréable et, injustement peut-être, je déteste mon petit salon.

..

Je garde Bérís... Une joie !

Comme il déplaisait à Herbert autant qu'à Mme de Barsannes, j'avais dû le laisser à la villa ; et, je l'avoue, en allant voir père et André, j'évitais de passer vers l'endroit où cette pauvre bête était enchaînée. Mais, elle sentait ma présence... Ses aboiements, ses gémissements douloureux se faisaient entendre dès l'arrivée pour se prolonger bien après le départ... Que de fois j'ai eu le cœur serré, les yeux humides !

Enfin, hier, au moment où Herbert et moi regardions débiller, au bas de la terrasse, le paravent du salon, deux grosses pattes se sont posées sur mes épaules, tandis que mes joues recevaient des léchées nombreuses.

— Bérís ! ai-je crié.

Où, c'était Bérís... un Bérís maigre à faire peur, et portant encore à son cou ensanglanté, un débris de sa chaîne... J'ai été absurde, je le comprends maintenant... Je me suis mise à pleurer devant cet attachement de mon vieil ami, tout en répondant le mieux possible à ses folles caresses.

— Vous avez tort, me dit soudain Herbert dont j'avais totalement oublié la présence ; il n'y aura plus moyen de le renvoyer.

Je levai la tête, et murmurai d'un air suppliant :

— Je ne vous ai encore rien demandé, Herbert... Ne le renvoyons pas...

Il aperçut alors mes larmes et sa stupéfaction fut grande.

— Je ne vous aurais jamais crue aussi enfant, Sabine. Comment pouvez-vous aimer cette horrible bête ! Loti, à la bonne heure ! On me l'envie souvent, il est splendide ! Mais Bérís !

— Appréciez-vous donc plus la beauté que les qualités ?

Mon mari fit un geste d'impatience.

— On doit rechercher, dans un animal, les qualités, la beauté, la race. Bérís a les premières, c'est possible, ensuite ?

— Ensuite, c'est tout ; mais, pour moi, c'est assez.

Et j'ajoutai, baissant la voix afin de n'être pas entendu des domestiques :

— Si vous m'aimez, Herbert, consentez à me laisser Bérís...

Les rôles étant intervertis, comme mon *oui* eût été prononcé dès la première minute !

Il céda alors, en posant toutefois la condition expresse que s'il y avait incompatibilité entre Loti et Bérís, ce dernier quitterait Barsannes aussitôt.

J'ai donc fait la leçon à Bérís, tout en entourant son cou de linges imbibés d'arnica.

Bérís a paru très bien comprendre. Je l'ai conduit vers Loti qui l'a d'abord regardé d'un air de profond dédain en grondant sourdement ; mais comme Bérís remuait la queue et montrait toutes ses dents, ce qui est sa façon de sourire, le lévrier, touché de tant de bonne grâce, s'est apaisé très vite. J'ai vu ce matin qu'on mangeait fraternellement côte à côte, indice de sympathie réelle... Je suis donc tranquille... oui, tranquille et contente d'avoir ce vieil ami toujours auprès de moi... Nous causons du passé tous les deux.

— Te souviens-tu, Bérís ?...

Et Bérís paraît se souvenir...

..

Je viens de relire cette dernière ligne. Elle m'étonne moi-même. Est-ce que le présent ne me satisfait pas pour évoquer ainsi le passé ?

..

Hier, au lieu de répondre à ma question, je suis allée m'accouder sur le rebord en fer forgé de la fenêtre de ma chambre.

Oh ! quelle belle nuit, calme, sereine, avec des étoiles plein le ciel, et une brise très douce qui agitait à peine les peupliers de l'avenue. Là-bas, au village, tout était clos, obscur. Seule, une faible clarté vers la rivière montrait que le vieux passeur veillait encore, mais son bac restait immobile à l'amarre. Au château, aucun bruit. Dans les arbres du jardin, parfois un frémissement de feuilles, un battement d'ailes, puis, le silence...

Jeune fille, j'aimais beaucoup cette heure de calme absolu où la nature, tout en continuant son mystérieux travail, paraît se reposer comme les êtres créés... Jeune femme, je l'aime plus encore, car je m'y retrouve moi.

« Je m'y retrouve moi ! » Voilà la conclusion de

ma rêverie d'hier. Voilà pourquoi j'évoque souvent le passé : le passé où j'étais *moi* du matin au soir, tandis que, maintenant, du matin au soir, je m'efforce de m'identifier avec Herbert. Or, nos natures sont tellement dissemblables, que tout mon être est tendu en sa présence, pour éviter ces coups d'épingle, ces mille froissements, insignifiants au premier abord, mais qui laissent parfois des traces profondes. Au moindre pli de son front, au moindre froncement de sourcils, je pense : « Peut-être ai-je parlé trop étourdiment ! peut-être n'ai-je pas agi comme il le fallait !... » Je suis inquiète... Je me sens si différente des jeunes filles de son rang ! Je le lui ai dit un des jours derniers. Voici sa réponse textuelle :

— Oui, c'est vrai, Sabine, vous ne leur ressemblez en rien. Aucune d'elles n'eût voulu d'un gentilhomme sans fortune, surtout avec une dot comme la vôtre.

Je me suis écriée :

— Qu'il ne soit jamais question de ma dot entre nous. L'argent contribue au bonheur, c'est évident, mais l'amour réciproque en est la base. Donc, s'il fallait sacrifier l'un ou l'autre, je garderais votre amour et donnerais l'or de bon cœur... Et vous, Herbert, pensez-vous ainsi *maintenant* ?

En appuyant sur ce dernier mot, je souriais au souvenir de mes objections d'il y a deux mois à peine, concernant les vues intéressées d'Herbert. Ah ! comme elles paraissent étranges, les objections, quand on aime et qu'on se sent aimée !

Mon mari demeurait silencieux, n'ayant sans doute pas entendu ma question. Je la réitérai.

— En doutez-vous, Sabine ? répondit-il à voix basse.

Je le regardai... Un tel embarras mêlé de tristesse se lisait sur son visage, que je me promis intérieurement de laisser tomber désormais toutes les conversations où entrerait le mot « argent ». Mon pauvre Herbert souffre de me devoir la fortune... Je ne l'ai jamais si bien compris que dans cet entretien. Mais, à force d'amour, à force de délicatesse, je guérirai cette fierté blessée. Alors, disparaîtra de sa belle physionomie cette expression qui me trouble, et de ses rapports avec moi ce quelque chose d'un peu cérémonieux que je m'explique à présent.

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)





EN JOUANT

SUITE



BERTRAND se mit à la recherche de sa sœur. Il était dix heures à peine ; elle devait être encore, en tablier gris, occupée à soigner ses bêtes ou ses fleurs.

Il la découvrit, en effet, à genoux devant une plate-bande d'œillets, fort appliquée à enlever les mauvaises herbes. Dès qu'elle aperçut son frère, elle l'appela :

— Bertrand, viens m'aider.

— Jamais de la vie !

— Ah ! quel paresseux ! J'ai vu passer le facteur : rien d'in-

teressant à apprendre ?

— Si... une lettre de M^{me} Derroy

Michelle se pencha si fort que Bertrand ne vit plus que son grand chapeau de paille et une main, dans un gant épais, qui, vite, arrachait... si vite qu'une touffe d'œillets suivit un pied de liserons.

— Là ! Quelle jardinière déplorable ! Fais donc attention.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Michelle, tout en grattant la terre pour replanter le pauvre œillet.

— Qu'est-ce qu'il y a... où ?

— Dans cette lettre ?

— Lis-la.

Michelle ôta ses gants, salis de terre, et, pour bien jouir de cette lettre venant de « là-bas », s'assit dans l'herbe, à l'ombre maigre d'un rosier.

Maintenant, elle avait rejeté son chapeau en arrière, et son frère pouvait suivre sur son visage l'expression d'une joie toujours grandissante.

— Oh ! Bertrand ! Jamais tante Laure ne voudra !

— Mais si. Elle ne demande pas mieux que de te voir te distraire... C'est elle qui m'envoie te demander ce qu'il faut répondre.

— Oh ! l'adorable tante que j'ai là !

Et, se relevant d'un bond, sans plus s'occuper de son frère, Michelle partit en courant pour remercier M^{lle} Laure.

Le jeune homme la regarda s'éloigner, fine, élégante d'allure, même en sa tenue de campagnarde. Il songeait qu'Yves, tout naturellement, devait

s'éprendre de cette beauté fraîche, sans prétentions ni coquetterie, et de cette gaieté d'enfant qui faisait paraître Michelle plus jeune que ses vingt ans.

M^{me} de Housay parut sur la terrasse ; elle tenait une lettre à la main, celle de M^{me} Derroy, réclamant « beaucoup de musique » et surtout répétant sa requête, en lui demandant de l'appuyer.

Bertrand s'avança au-devant de la vieille dame.

— Grand'mère, il me semble que vous êtes très matinale, aujourd'hui ?

— Oh ! je ne suis pas encore habillée ; j'ai mon bonnet du matin... ne me regarde pas !

— Chère grand'mère, un nœud de plus ou de moins ne fait rien à l'affaire. Je vous offre mon bras, tout aussi volontiers, pour marcher un peu, avant la grande chaleur, si vous voulez ?

— Je cherchais Michelle...

— Ah ! oui, pour la lettre de M^{me} Derroy ?

— Comment sais-tu ?

— Je le vois à votre air agité.

— On l'aurait à moins... Ta sœur t'a-t-elle fait ses confidences ? En ce cas, je puis causer avec toi de tout ceci.

— Ma chère grand'mère, je crois que Michelle n'a pas de grosses confidences à faire... En tout cas, elle ne m'a rien dit. Mais vous pouvez me parler de ce qui vous préoccupe, en toute confiance : le voulez-vous ?

— Je vois que tu as tout deviné... Mène-moi dans la tonnelle, nous serons tranquilles.

Bertrand sourit. Il songeait à l'entretien si grave qu'il avait eu, dans cette même tonnelle, avec M^{lle} Laure, et prévoyait que, cette fois, rien d'aussi raisonnable n'y serait dit.

Maintenant, toutes les roses étaient fleuries, des pétales tombés jonchaient l'entrée, le vent les repoussait par petites secousses jusque sous le vieux banc. M^{me} de Housay cueillit une rose et, coquettement, la mit à son corsage ; puis elle en prit une autre, seulement entr'ouverte, qu'elle passa à la boutonnière de Bertrand.

Lui, la laissait faire. Et, en la voyant comme toujours occupée à de petites choses, il bénissait Dieu d'avoir placé près de sa sœur, à côté de cette tendresse enfantine, la froide raison, la ferme affection de M^{lle} Laure. Elle, du moins, était un soutien.

— Mon cher petit, dit la grand'mère, les Derroy sont des gens très bien, vraiment bien !

— Je suis de votre avis.

— M. Yves sera un mari délicieux pour notre Michelle !

— Nous y voilà, grand'mère ! Votre phrase me semblerait parfaite avec *serait* au lieu de *sera*.

— Ta, ta, ta, je sais ce que je dis... il est amoureux fou !

— Oh ! grand'mère !

— Cela se voit. Et, d'ailleurs, si M^{me} Derroy fait toutes ces avances, organise cette comédie, cherche des rapprochements, c'est parce qu'elle a un but.

— Certainement : celui d'amuser son fils et, surtout, de se distraire elle-même.

— Dis tout de suite que ce mariage te déplaît !

— Mais non, il ne me déplaît... il ne me déplairait pas ! Seulement, Yves peut prétendre à un mariage plus brillant sous le rapport de la fortune... et je trouve fâcheux que vous vous montiez la tête.

— Me monter la tête ! Me prends-tu pour une petite fille ? J'ai plus d'expérience que toi des choses de sentiment, et je n'ai rien oublié de mes années de jeunesse. Ton grand-père m'a prise sans dot...

— Chère grand'mère, les temps sont bien changés, je vous assure...

— Les temps, les temps ! Je présume, pour si changés qu'ils soient, que les cœurs de vingt ans n'en ont pas soixante ?

— Si, quelquefois.

— Tu dis des sottises !

— Merci.

— On ne peut pas causer sérieusement avec toi !

— Vous trouvez ?

— J'aurais tant aimé te dire mes projets !

— Eh bien, grand'mère, dites-les.

— Oui... tu me reçois si bien !

— Pardonnez-moi et mettons comme certain, puisque vous le voulez, que ce que vous désirez et que je désire autant que vous se réalisera.

— Tu dis cela en te moquant. Tu n'y crois pas... tu ne l'espères même pas.

— Si ! Cela, je vous l'affirme. Mais, *ici*, espérer n'est pas croire...

— Ce serait délicieux, Bertrand ! Nous irions tous habiter à La Houn.

— Quelle invasion !

— Quant à moi, j'irais. Certainement, M^{me} Derroy ne voudrait pas me séparer de Michelle...

— Et tante Laure ?

— Laure?... Hé oui, Laure ? Eh bien, si elle ne veut pas aller là-bas, elle restera ici ; et toi, tu viendras lui tenir compagnie avec ta femme.

— Ma femme ?

— Oui. Tu comptes te marier, je suppose ?

— Je n'ai fait aucun vœu.

— Sais-tu ce que je pensais en lisant la lettre de M^{me} Derroy et... tout ce qu'elle dit à propos de

cette comédie ? Je pensais que si la nièce qu'elle attend...

— Ah ! grand'mère, de grâce ! N'avez-vous pas assez d'un roman à la fois ?

— Je me demande quel mal cela peut faire de prévoir des choses heureuses.

Et, toute fâchée, sans attendre son petit-fils, la grand'mère sortit de la tonnelle à pas pressés.

VI

— Alors, c'est convenu : nous abandonnons le répertoire des Français comme trop difficile ?

— Pour des débutants comme ma sœur et moi, madame, cela me semble sage.

M^{me} Derroy soupira.

— Oui... peut-être. Eh bien, je le regrette. Je rêvais M^{lle} Michelle dans un rôle de Reichemberg.

— Le rôle de Céline m'amuse beaucoup, dit la jeune fille.

— C'est décidé ? Nous disons : *La Main leste*, de ce bon Labiche : *Céline*, Michelle ; M^{me} *Legrainard*, ma nièce Claude ; M^{me} *de Pontmélé*... Voyons ! Si j'étais sûre de n'être pas ridicule, je me dévouerais... M. Bertrand, qu'en pensez-vous ?

— Je pense, madame, que vous sauverez ce bout de rôle un peu... comment dirai-je ? sacrifié.

— Chère amie, chère amie, s'écria M^{me} de Housay, vous serez exquise, je vous le garantis !

— Bien. Donc, M^{me} *de Pontmélé*, c'est moi. Restent les hommes : *Régals*... Qui veut *Régals*, le fiancé de *Céline* ?

— Moi, madame, dit Bertrand, si vous le permettez.

— Vous ? Je pensais...

— Je crois, insista Bertrand, que cela simplifiera les jeux de scène de la fin.

— Oh ! oui, c'est vrai, vous embrassez *Céline*... Oh ! vous savez, en jouant la comédie, ça n'a pas d'importance. Eh ! mais, cher monsieur, je crois que vous embrassez aussi M^{me} *Legrainard*...

— Et même, je crois, M^{me} *de Pontmélé* ; oui, madame... et cela vous explique pourquoi ce rôle me paraît des plus enviables...

La future M^{me} *de Pontmélé* donna sur les doigts de *Régals* un coup léger de son face-à-main :

— Taisez-vous, mauvais sujet !

— Ah ! madame, vous venez de le dire : en jouant la comédie, cela n'a pas d'importance...

Bertrand riait ; mais M^{lle} Laure, qui assistait au débat sans y prendre part, comprit qu'il était décidé à défendre l'accès du rôle d'amoureux de *Céline*, et elle lui jeta un regard reconnaissant. Elle ne pouvait se résigner de bon cœur à cette comédie. En dehors du rapprochement redouté, M^{lle} de Housay trouvait choquant que les gens du monde se complussent à se donner en spectacle ; mais elle sentait que ses idées là-dessus n'étaient plus de mode, et, tout en soupirant, les gardait pour elle. M^{me} Derroy reprit :

— Je lirai le rôle de Claude aux répétitions... Il faudrait les commencer bientôt, ces répétitions : quand aurons-nous la première ?

M^{lle} Laure, de même que les poltrons qui plongent au plus profond, de peur de reculer au froid de l'eau s'ils y entraient petit à petit, M^{lle} Laure dit très vite :

— Madame, si vous voulez venir dimanche déjeuner à la Fougeraie, nous pourrions commencer...

— Certainement ! Je ne demande pas mieux ! Ce sera charmant, n'est-ce pas, Yves ? Chère mademoiselle, vous êtes mille fois aimable !

Yves regardait Michelle et Michelle regardait Yves. Elle n'avait pas songé un instant à cacher sa joie, et cette joie mettait une grande lueur très douce dans ses yeux noirs ; elle les laissait, ces yeux sincères, dire toute son âme. Et Yves, très vite, avait pu lire en elle, comprendre quel amour naïf et confiant venait à lui. Il y avait maintenant de l'attendrissement dans la vive et réelle admiration que, du premier jour, il avait ressentie pour Michelle.

Comme la jeune fille, un instant, se trouvait seule près d'une fenêtre, il s'approcha d'elle et dit doucement :

— Vous êtes contente ?

Il parlait d'une voix assourdie, lente et caressante.

Michelle répondit seulement :

— Oui.

— Et moi aussi, je suis heureux, très heureux de l'espoir de vous revoir vite... Cet espoir me fera trouver plus courts et plus longs, tout à la fois, les quelques jours qui nous séparent de dimanche.

Michelle se taisait ; elle écoutait tomber dans son cœur, en vibrations profondes, chaque mot que Yves prononçait.

Il dit plus bas encore :

— Vous penserez un peu à moi, vous aussi ?

Encore, elle dit « oui » sans trouver autre chose.

M^{lle} Laure l'appelait. Yves s'éloigna. C'était fini. Mais Michelle emportait en son cœur assez de joie pour en vivre longtemps, très longtemps.

L'heure était venue de partir. Yves aida M^{me} de Housay et M^{lle} Laure à monter dans le break, le seul équipage de la Fougeraie. Et quant vint le tour de Michelle, il serra très fort, d'une pression prolongée, la main qui s'appuyait, confiante, dans la sienne. Cela aussi, précis et très doux, Michelle devait le retrouver en elle longtemps.

Bertrand avait pris place sur le siège et, tandis que sa grand'mère, très animée, repassait un à un tous les petits faits de la journée ; tandis que M^{lle} Laure, complaisamment, répondait à ces choses insignifiantes, la jeune fille, les lèvres closes, l'esprit bercé par son rêve, regardait, sans les voir, fuir les paysages.

Pas un nuage ne coupait l'uniforme splendeur du ciel, où déjà, pâles encore, s'allumaient des étoiles. La route infinie courait entre les haies

hautes ; on la voyait, sans qu'un tournant vînt arrêter le regard, s'amincir et fuir vers l'horizon sanglant où mourait le soleil. Et très loin, d'un chaos de pourpre, d'or, d'émeraudes, de turquoises, d'améthystes et d'argent, tombant sur les blés verts, les coteaux roux, la route blanche, saillait une Gloire aux rayons géants. Puis les rayons eux-mêmes s'éteignirent, les ors et les pierreries s'atténuèrent, se fondirent ; tout se perdit en une brume légère qui, lentement, s'étendait... Un vent plus frais se leva qui fit passer de grandes ondes moirées sur les blés verts et les foin encore debout.

Le pas du cheval martelait la route sonore et, dans le grand silence des champs, résonnait longuement. Parfois, d'une ferme près de laquelle on passait, venait un bruit confus de vie affairée, puis de nouveau le silence.

M^{me} de Housay elle-même s'était tue. Michelle rêvait toujours.

VII

Ce dimanche-là, M. le curé eut la bonne inspiration de ne pas prêcher. Ni Michelle ni même M^{lle} Laure ne regrettèrent le sermon : tant de choses restaient à préparer à la Fougeraie avant l'arrivée des Derroy !

Ninette, à la nouvelle de ce déjeuner, avait poussé des cris déchirants : « On voulait donc la tuer qu'on lui cherchait ce surcroît de besogne ? Recevoir des gens habitués au luxe, à la cuisine d'une *cuisinière de Paris* ! Je vous demande un peu si c'est à faire. »

Bertrand avait eu grand-peine à persuader à cette Béarnaise, jamais sortie de son Béarn, que, à Paris, les *beefsteaks* ou les côtelettes se cuisent comme partout, sauf peut-être dans les restaurants, où trop souvent le four ou la poêle remplacent le gril d'autrefois. Peu à peu, on était arrivé à rassurer la vieille femme, à lui faire envisager sans trop d'effroi ce déjeuner. Mais qui savait si, à la dernière minute, sa terreur lui revenant, elle ne laisserait pas, de découragement, gâter les sauces ? Il fallait être là pour ranimer sa confiance en elle-même, l'aider de la voix, et du geste au besoin. M^{lle} Laure aussi avait eu son moment de défaillance. Bien qu'elle fût très simple, elle souffrait de penser que l'élégance raffinée de M^{me} Derroy pourrait trouver matière à raillerie dans le service familial de Rose, la table couverte de vaisselle démodée, sans aucun de ces bibelots d'argent, d'usage compliqué, jolis à l'œil, totalement inconnus à la Fougeraie.

Bertrand avait sauvé la situation. Il fallait, puisqu'on n'avait que du rustique, le rendre plus rustique encore : mettre la table dehors, à l'ombre des lauriers-roses ; choisir non pas le vieux linge damassé, mais un service rayé de rouge, et, au

lieu de la porcelaine lisérée d'or, si fine et si démodée, des assiettes de faïence aux teintes vives, telles qu'on en voit sur les dressoirs de chêne poli dans les vieilles maisons de paysans. Des petites cruches, les vrais *pégas* du pays, tiendraient l'eau fraîche mieux que les lourdes carafes à facettes ; dans celles-ci, on mettrait le vin couleur de rubis ou de topaze, récolté sur la propriété même, et dormant, depuis des années, en bouteilles coiffées de cire, dans le sable frais de la cave. Michelle s'était chargée des fleurs. Des roses pourpres, des pavots, des œillets sanglants mariaient leurs tons éclatants aux couleurs crues des assiettes. L'ensemble était charmant. Lorsque tout fut prêt, Michelle courut s'habiller en hâte. Elle venait à peine de descendre quand la voiture des Derroy tourna dans l'avenue. Michelle et son frère s'empressèrent.

Cette fois, ce n'était plus l'élégante victoria de la première visite. M^{me} Derroy et son fils étaient venus sans domestiques, tous deux seuls dans un « pill-box », sorte de petite charrette munie d'une capote, et prenant son nom « boîte à pilules » de la forme étroite et profonde de sa caisse.

— Ah ! la jolie drôle de voiture, dit Michelle.

— Ma mignonne, elle est parfaite, et le cob d'Yves une amusante petite bête, qui file, qui file...

— Voulez-vous l'essayer ? proposa Yves.

— Mais oui, montez donc, encouragea M^{me} Derroy ; faites le tour de la pelouse, vous verrez comme on est bien...

Michelle ne se fit pas prier : ce serait si délicieux de s'en aller avec Yves, ne fût-ce que pendant quelques tours de roues ! D'avoir un instant l'illusion qu'il l'emmenait...

Yves, gentiment, avec cette câlinerie de geste qui était chez lui d'un grand charme, aida la jeune fille à monter, arrangea sur ses genoux les plis de la couverture, tout comme si, réellement, ils avaient devant eux un long voyage.

Quand le poney eut repris son trot rapide, tous deux, songeant aux mêmes choses, restèrent silencieux. Pour la seconde fois, la voiture passa devant M^{me} Derroy et Bertrand ; Yves, gaiement, salua sans s'arrêter.

Puis, comme la voiture tournait entre des massifs de rosiers, il se pencha vers la jeune fille et, la caressant du regard, demanda :

— N'est-ce pas que ce serait bon d'aller loin ainsi, très loin, tous les deux ?

— Ah ! Dieu, oui, ce serait bon !

Puis elle se tut, heureuse infiniment. Elle pensa qu'elle s'était trahie et n'en eut pas un regret, pas une honte. Elle avait, au contraire, l'orgueil de cet amour qui la faisait autre... Elle était de celles qui « aiment aimer », et, dans la glorieuse joie qui chantait en elle, Michelle ne réfléchit pas que,

trop vite peut-être, elle s'était livrée. Le cob, de nouveau, allongeait son allure ; une minute après, il s'arrêta devant le perron, où M^{me} de Housay et M^{lle} Laure avaient rejoint M^{me} Derroy.

Comme Bertrand le prévoyait, M^{me} Derroy fut charmée de ce déjeuner champêtre.

— C'est d'un « chic » ces assiettes peintes !... et ces cruches !... et ces fleurs assorties au rouge de la nappe ! Yves, il faut que nous arrangions quelque chose comme cela pour les déjeuners sur la terrasse... Qu'il fait bon dans cette ombre ! Ce plein air donne un appétit... féroce !

— Tant mieux, chère amie, tant mieux ! Je suis comme vous, dit M^{me} de Housay, j'adore les repas pris dehors. Dans ma jeunesse, nous organisions souvent, entre voisins, ce que vous appelez, je crois, des pique-niques... N'est-ce pas, Bertrand, c'est bien cet affreux mot ?

— Affreux mot peut-être, dit Yves, mais la chose est charmante.

— Pourquoi n'en ferions-nous pas un, demanda M^{me} Derroy, quand ma grande Claude sera là ?

— Cette mademoiselle Claude, dit la grand'mère, me plaît d'avance. Je suis sûre qu'elle est ravissante !

— Claude ? C'est ma nièce préférée. Vous verrez quel charme elle a ! Elle est très jolie d'abord, — ce qui ne gâte rien, — très grande, très mince, de beaux yeux fiers... Mais c'est surtout ce « quelque chose » de particulier, quelque chose qu'on ne peut définir...

Michelle sentit une ombre sur sa joie. Ah ! cette cousine d'Yves ! allait-elle le lui disputer ? Elle regarda le jeune homme. Avait-il compris quelle angoisse cet éloge de Claude mettait au cœur de Michelle ? Dans le regard qui croisa celui de la jeune fille, il mit une caresse qui la rassura et la fit toute rose. Bertrand surprit ce manège ; sa confiance en l'avenir s'en affermit et, satisfait de la tournure que prenaient les choses, il entreprit, avec M^{me} Derroy, une guerre d'escarmouches dans laquelle l'esprit léger de la jolie femme excellait.

Il y avait dans l'air une gaieté qui gagna jusqu'à M^{lle} Laure. Quand on eut pris le café, autour de la table même, la famille *Legrainard* s'installa.

La grand'mère et tante Laure s'assirent en face pour juger et M^{me} Derroy, lisant le rôle de sa nièce, commença :

« — Voyons... as-tu bientôt fini de prendre ton café ? »

Et la répétition continua animée, interrompue par les fautes de mémoire, coupée de fous rires. M^{lle} Laure s'appropriait et servait de souffleur.

MARIE T.

(La suite au prochain numéro.)



❖ Revue Musicale ❖

Les Concours du Conservatoire. — Nouvelles. —
Musique de choix.



Le bilan des théâtres lyriques ne nous entraînera pas à une grande dépense d'éloquence ce mois-ci. A l'Opéra, on essaie languissamment quelques débuts dont l'intérêt sombre dans les flots d'une étouffante chaleur, et que le vide des loges rend quelque peu lugubre.

Au Conservatoire, la gaieté ne déborde pas davantage. Les concours de fin d'année ont été d'une médiocrité à laquelle on ne s'attendait guère, avec une direction nouvelle qui se présentait les mains pleines de projets réformateurs. Non seulement, en changeant, ce n'est pas la même chose, mais c'est plus mal qu'il faut dire, en ce qui concerne surtout les mortelles journées consacrées à l'instrument humain : la voix. Certes, pour plusieurs autres, les concours ne sont pas sortis d'une honnête banalité, et ils sont rares ceux qui se sont terminés avec les honneurs du triomphe. Le concours de violon est presque uniquement de ce nombre et, comme ce roi des instruments devient de plus en plus de mode pour les dames, nous pensons devoir signaler les noms des lauréates, comme nous le faisons pour ceux du chant, du piano et de la harpe.

Puisque nous avons nommé l'instrument poétique et archaïque de sainte Cécile et du roi prophète, disons de suite que le concours de harpe a été un triomphe pour M. Hasselmans. *Le Concertino*, d'Oberthur, et un charmant morceau de lecture à première vue, de M. Samuel Rousseau, ont valu un premier prix à M^{lles} Stroobants et Houssin, un premier accessit à M^{lle} Ellie, et un second à M. Tournier.

Voici les résultats un peu ternes des concours de chant. Sous la présidence de M. Th. Dubois, MM. Auguez, Capoul, Dubulle, Gailhard, Joncières, Lorrain, Nicot et Widor constituaient le jury pour le chant (hommes), et il a été généreux en distribuant deux premiers prix, deux seconds et quatre accessits. M. Hans (classe Duprez) a partagé le premier prix avec M. Allard (de la classe Duvernoy). Un second prix a été accordé à

M. Rothier (classe Crosti), et à M. Demauroy (classe Bussine). Deux premiers accessits sont échus à M. Béchard (classe Vergnet) et à M. Dumontier (classe Masson). Les seconds accessits sont allés à MM. Wilson et Azéma.

Le jury du chant (femmes), qui se composait de M. Dubois, président, MM. Joncières, Paladilhe, Lenepveu, Lefebvre, Gailhard, Delmas, Escalais et Nicot, n'a pas trouvé, non sans raison, qu'un premier prix fût mérité. M^{lle} Ackté, qui comptait l'obtenir, se l'est vu refuser, malgré une fort belle voix, mais qu'elle force exagérément au point d'en altérer la justesse. Le deuxième prix a été partagé entre M^{lle} Menjaud (classe Warot) et M^{lle} Truck (classe Masson). Le premier accessit est échu à M^{lle} Hatto (classe Warot), en partage avec M^{lle} Christianne (classe Duprez) et M^{lle} Crépin (classe Bussine). Enfin, trois seconds accessits ont encouragé M^{lles} Riotton, Charles et Poigny, qui sont d'excellentes élèves. Concours médiocre, qui appelle les réformes annoncées chaque année et auquel le changement de direction n'a pas fait faire un pas, si ce n'est à reculons.

Ce n'est pas dans l'agrandissement des salles que l'on rêve, avec raison, plus spacieuses, que se trouvera la réforme qu'exigent les classes du chant. Elle est toute dans l'enseignement. Donner les classes de chant aux chanteurs, et non à de savants musiciens, sans doute compositeurs instrumentistes, mais qui, pour la plupart, n'entendent rien à la direction, la formation et le travail de la voix. En second lieu, nommer des professeurs féminins dans les classes destinées aux femmes, comme on doit nommer des hommes pour celles des hommes. Cette question a une telle importance, selon nous, qu'il faudrait beaucoup d'espace pour en expliquer les raisons et en démontrer la nécessité. Laissons ce soin à d'autres, car le piano nous réclame.

Les concours de piano ont été meilleurs. Le morceau désigné pour les classes masculines était le superbe *Andante et Fugue*, de la sonate en *fa* mineur (op. 57), de Beethoven, si difficile à comprendre pour de jeunes aspirants. MM. Dubois, Widor, Mangin, Ravina, Nollet, Veronge de La Nux, Marmontel, Philipp et Braud ont décerné le premier prix, à l'unanimité, à M. Lhéric (classe de Bériot); MM. Grovlez et Ferté (classe Diémer) ont partagé le second prix avec M. Bernard (classe de Bériot). Le morceau de lecture, trop difficile, de

M. Widor, a été en général imparfaitement lu. Un élève de M. Diémer, M. Gallon, a seul réussi dans cette tâche ardue. M. Salomon, premier accessit, et M. Garnier, très content du second, appartiennent à la classe de Bériot.

Pour les classes de femmes, le morceau de lecture, moins épineux, était aussi de M. Widor; mais la pièce de concours, de M. Guiraud ! C'est ainsi que MM. Th. Dubois, Widor, Wormser, Pierné, Mathias, Pfeiffer, Lack, Colomer et Riera ont décerné le premier prix à M^{lles} Fulcran (classe Pugno), Masson (classe Duvernoy), et Decroix (classe Delaborde). M^{lles} Percheron et Epstein (même classe), puis M^{lle} Rennesson (classe Pugno) se sont partagé le second prix. Le premier accessit a été obtenu par M^{lles} Alliez, J. Lavello et Demarne (classe Duvernoy). Enfin, quatre seconds accessits ont récompensé M^{lles} Ploquin, Bouchérit, Debré et Richez (classe Pugno).

Les concours de violon, très brillants, ont fait grand honneur à notre école nationale et relevé le prestige de son enseignement. Le grand nombre des candidats nous oblige à ne citer que les noms des lauréates : M^{lle} Marie Linder, élève de M. Rémy, a obtenu haut la main, par son jeu délicat et charmeur, un premier prix partagé avec M^{lle} Gillard, élève de M. Lefort. M^{lle} Dellerba, de la classe Rémy, a enlevé un second prix; M^{lles} Cosarini et Laval, chacune un premier accessit, et M^{lle} Bernheim a obtenu le degré suivant, deuxième accessit.

Ajoutons que si le concours d'opéra-comique a été des plus pâles, on a cependant distingué M. Vieuille et M^{lle} Riotton. Le concours d'opéra a été de beaucoup supérieur et a relevé un peu l'éclat des classes de chant.

Quelques jours après la fin des concours avait lieu la distribution des prix, sous la présidence de MM. Berger, Th. Dubois, Deschappelles, Bertrand, Joncières, Lenepveu, de Féraudy, Réty et de tous les professeurs de l'école.

Après un remarquable discours de M. Berger, on a distribué les prix spéciaux et les récompenses décernées pendant les concours. Puis le concert, réunissant les prix principaux dans des scènes diverses, a pris fin, comme toujours, au milieu d'un enthousiasme général... où le plaisir d'aller respirer un air plus pur n'était pas étranger !

L'éminent chef d'orchestre, M. Ch. Lamoureux, dans une lettre publiée par *l'Écho de Paris*, a donné quelques-unes des raisons qui ont guidé sa regrettable détermination de ne plus rester à la tête de son orchestre : « Un besoin de repos et de liberté, mais aussi quelques chicaneries venant de... que mon passé de dévouement artistique aurait dû m'épargner, et sur lesquelles je me ré-

serve de m'expliquer en temps opportun. » Puis, plus loin, le maître ajoute : « D'autre part, je désire dans l'avenir m'occuper activement d'un théâtre dont le projet me hante depuis quelques années, nous en recauserons quand vous serez rentré à Paris... » Formons des vœux pour la réussite de notre grand musicien.

La troupe de l'Opéra est définitivement constituée, pour la saison 1897-1898, de la façon suivante :

Ténors : MM. Alvarès, Affre, Vaguet, Courtois, Beyle, Raynal, Gautier, Duffart, Cabillot, Laurent, Gallois.

Barytons : MM. Renaud, Notté, Bartet, Sizes, Douaillier, Euzet, Lacombe.

Basses : MM. Gresse, Delmas, Fournets, Chambon, Delpouget, Paty, Dénoyé, Paliani, Cancellier.

Falcons : M^{mes} Caron, Bréval, Grandjean, Lafargue, Ganne, Picard.

Chanteuses légères : M^{mes} Bosman, Berthet, Carrère, Loventz, Augussol, Beauvais, Mathieu.

Contraltos : M^{mes} Deschamps-Jehin, Hégion, Dufrane, Vincent.

A ajouter, deux artistes nouvellement engagés : M^{lle} Ackté, premier prix d'opéra, et M. Hans, premier prix de chant et premier accessit d'opéra.

C'est le 19 juillet qu'ont commencé, par une exécution de *Parsifal*, les représentations de la saison wagnérienne, à Bayreuth. La première série du Ring des *Nibelungen* a été dirigée par Hans Richter, avec M^{me} Galbranson, dans Brunehilde, et M^{me} Bréma, dans Frika.

Voilà septembre, les belles soirées au clair de lune vont se faire rares, la pluie tant désirée va devenir indiscrete peut-être, et la musique va redevenir le passe-temps favori des veillées d'automne. Voici une série de jolies pièces que nos lectrices ne manqueront pas de demander pour charmer leurs loisirs et ceux de leurs auditeurs.

Pour le chant : *l'Ame des Oiseaux*, dont l'exquise poésie des paroles est délicieusement rendue par la musique de Massenet. — *Premiers Fils d'Argent*, encore un poème ravissant où Massenet a mis en musique toute la grâce de la tendresse filiale. — *Jours d'Automne*, par Ch. Levadé, de première actualité et pleine de la mélancolie si pénétrante des derniers beaux jours. — Pour le piano : *Gondoline*, de Diémer, inspiration de premier ordre, d'une légèreté merveilleuse dans sa facture délicate. — Le *Menuet militaire*, de Wachs, est un gracieux divertissement, d'un rythme léger et joyeux comme une fanfare de fête. Moyenne force. Éditeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.



Causerie de Quinzaine



CHRONIQUE DE LA QUINZAINES. » Voilà qui est bien vite dit. Et puis?... Rien. La politique est en voyage, la guerre en congé, les enfants aux bains de mer, les aérostats aux pôles, la mode aux eaux, les flottes au diable. En ville, silence et solitude.

Quand nous aurons constaté ensemble que le président de la République française a parcouru nos Alpes en guêtres gris perle et en chapeau blanc pour les altitudes moyennes, en bérêt bleu pour les sommets inaccessibles; que l'illustre voyageur Andrée se promène dans les airs en ours blanc, la revue de la mode sera close. Quand je vous aurai dit que les Grecs et les Turcs se font des niches afin qu'on puisse donner de l'avancement aux troupes internationales qui les regardent faire, tous les mystères de l'annuaire vous seront révélés. Quand j'ajouterai que la Russie tend les bras à la France, que l'Angleterre tourne le dos à l'Allemagne, nous serons aussi savantes que les chancelleries européennes, nous n'aurons plus rien à dire, et une grande tristesse nous prendra, parce que dans la plaine le chaume seul est debout, dans la forêt les arbres se bronzent, les baies rougissent, dans nos jardins les dernières roses pâlies s'effeuillent sans parfum, et que dans nos maisons les pauvres malades s'assoupissent de leur dernier sommeil. Hélas, hélas, voici l'hiver...

J'ai honte de ce que je viens d'écrire. Il ne faut jamais se plaindre et dire hélas; il ne faut jamais considérer les choses ou les gens par leur mauvais côté. — Vraiment, madame de Lamiraudie, je ne vous comprends pas. Vous prêchez la foi joyeuse, l'espérance tenace, l'amour triomphant et voilà que vous vous mettez en opposition avec vous-même en donnant le spectacle piteux de vos regrets superflus; vous calomniez l'automne, et

les pampres dorés, et la chasse, et la bicyclette, et la flambée joyeuse du soir, et les coudes sur la table pour aider aux confidences ou aux contes bleus. Vous calomniez jusqu'aux larmes qui nous unissent aux chers absents et les font revivre dans nos cœurs.

— Vous avez raison, mes chères petites, la vie est belle, l'épreuve est bonne, le tout est de savoir s'en servir. Les enfants nous donnent, à cet égard, d'admirables exemples.

Ils ont un jouet quelconque, une poupée, par exemple, on l'entortille dans un mouchoir, on la berce, on la nourrit, on la sèvre, on la console, c'est le baby chéri. On lui met un anneau de rideau sur la tête, une guenille flottante sur les épaules, un porte-plume dans les bras, c'est une reine avec son manteau d'hermine, sa couronne et son sceptre. Elle devient paysanne presque aussitôt, femme du monde, marchande, et à la transformer ainsi vivement et constamment, on la laisse choir, le joujou se brise!

Temps d'arrêt dans les joies de la fillette; elle regarde avec stupeur les débris qui jonchent le sol, et son petit cœur se gonfle, les larmes montent aux yeux. Pauvre chérie, c'est sa première déception, sa première peine; comment la consolerons-nous... Mais déjà la désolée a vu le parti à tirer de la catastrophe; elle se baisse, ramasse la tête sans nez, les bras épars, disloque ce qui a résisté à la chute, et d'un joujou en fera dix. Les yeux d'émail devenus poissons vont frir dans le chapeau devenu poêle; la perruque hissée sur un bras sera arbre; le torse, locomotive; les jambes, arc de triomphe; la tête, cuvette ou chaudron.

Mais vous n'avez plus l'âge des illusions complètes; pour vous la poupée n'est que poupée, la séparation reste douloureuse, la perte irréparable cause un déchirement.

— Hier, me dit l'une de vous, en arrangeant des fleurs dans un cornet de cristal, j'ai accroché le vase fragile qui s'est brisé à mes pieds comme la poupée de la petite fille. J'y tenais beaucoup et je ne puis me consoler.

— Sans doute, l'accident est fâcheux et je vous

plains, car je vois d'ici toutes les privations que cette perte entraînera pour vous; mais je n'ai pas la prétention de vous annoncer une vie sans nuages, sans souffrances. Si nous ne cassions jamais nos poupées ou nos cornets de cristal, nous en serions vite dégoûtées, nous les reléguerions au fond des armoires où l'on range ce qui a cessé de plaire, et notre existence se décolorerait peu à peu de ces dégoûts successifs. Eh! mon Dieu! c'est parce que le cristal de nos vies est fragile que nous y tenons tant...

— Oh! madame, ce n'est pas seulement le joli bibelot que je regrette... Il venait de maman... le jour de ma naissance... le dernier qu'elle ait fêté avec nous... il me semblait qu'en le remplissant de fleurs, c'était encore quelque chose de moi que je lui confiais... à elle, ma pauvre maman chérie... j'ai bien du chagrin.

— C'est vrai, ma pauvre mignonne, il est des pertes irréparables, des souvenirs qui brisent. Alors, il faut pleurer, il faut regretter, mais il faut espérer quand même, il faut remercier. Vous entendez, il faut trouver dans sa souffrance le courage de relever son âme jusqu'à ces hauteurs. Ceci est un secret que je vous confie à condition qu'il restera entre nous, parce que le commun des mortels ne le comprendrait pas. Je sais parmi vous des âmes d'élite qui ne me contrediront pas, quand je leur dis que pour être tout à fait heureux, pour trouver la vie belle, il faut souffrir un peu, quelquefois beaucoup; la dose dépend du courage et de l'amour que renferment les cœurs atteints. Dieu sait ce qu'Il fait et Il fait tout en vue de notre vrai bonheur; voilà pourquoi je vous dis : remerciez quand même.

Vous me pardonnerez cette page intime, vous qui n'aimez que le rire, parce que vous ne connaissez pas autre chose, et, si vous trouvez votre chroniqueuse trop grave, vous penserez que, parmi celles qui l'écoutent, il y en a quelques-unes qui pleurent et qui lui ont écrit pour le lui dire.

Et maintenant que nous avons bien philosophé ensemble, en route pour la forêt, il a plu hier, il fait doux aujourd'hui; il y aura des champignons

et, si les champignons font défaut, nous ramasserons de la mousse pour garnir, cet hiver, nos jardinières. Prenez une canne, un alpenstock, un bâton quelconque pour fouiller les feuilles mortes, atteindre les hautes branches où s'enroulent les plus jolis lierres, et vous aider à descendre dans les coulées les plus rapides. Voici des *girelles* ou *giroles*, le nom n'y fait rien, tout le monde connaît leur couleur d'or. Ce n'est pas du tout meilleur choix, mais comme ce sont les premiers de ces cryptogames qui apparaissent en cette saison, on est tout de même bien content de les ramasser. Je vais, d'ailleurs, vous indiquer un moyen de leur enlever leur coriacité : Il faut, une fois qu'ils sont épluchés, les jeter dans l'eau bouillante et les en retirer aussitôt, puis les faire cuire au beurre avec des fines herbes pendant une demi-heure, ils sont bons ainsi; meilleurs encore si, préparés de la sorte, on les adjoint comme garniture à un plat au jus quelconque.

A côté des girolles, voici des *pieds-de-poule* ; imaginez des brins de chou-fleur nuance corail. Ça, je vous accorde que c'est bien mauvais, ou du moins je les trouve tels; si vous voulez en goûter quand même, faites cuire à l'eau salée, et mettez en salade; l'acidité du vinaigre dissimulera celle de ce corail végétal.

L'*agaric délicieux* est épouvantable, il inspire la défiance et, si on le cueille quand même, ses lames verdâtres brisées par vos mains y laissent des traînées de sang visqueux. Je ne connais rien de meilleur cuit au beurre, et si on veut arrosé d'un peu de glace de viande.

Et dans le pré qu'on traverse en revenant du bois, l'*agaric rose*, la *boule-de-neige*. Quelle joie de voir leurs petits tas parfumés de distance en distance; faites-en une croûte dans une grosse mie de pain frite au beurre, le tout arrosé d'une béchamel courte et d'un jus de citron.

Et les *cèpes* à l'huile et... Je m'arrête, la place me manque et puis ce n'est pas très joli de se montrer gourmande.

C. DE LAMIRAUDIE.



Pensées et Maximes

La politesse, chez une maîtresse de maison, consiste à alimenter la conversation et à ne s'en emparer jamais; elle a la garde de cette espèce de feu sacré, mais il faut que tout le monde puisse s'en approcher.

(Mme SWETCHINE.)

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.